

LA PAGODE AUX COBRAS

N^o Y²
7203
(6)



COLLECTION

20^F

AVENTURES

LES
GRANDES



La pagode aux cobras

Jean-Marie Laroche (alias Michèle Nicolai)



S. E. G. (Société d'éditions générales), Paris, 1949

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

LA PAGODE AUX COBRAS

N^o Y²
7203
(6)



COLLECTION **20^F** AVENTURES
LES GRANDES
★

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

Chapitre premier. La mort du résident

II. Rigo se présente

III. Chasse et capture

IV. L'audience du grand chef

V. Rigo entre en campagne

VI. L'assaut des rochers

VII. Poursuite en mer

VIII. L'enquête dans les villages

IX. Un attentat révélateur

X. pèlerinage tragique

XI. Les cobras sur la ville

XII. La mort des bonzes

La PAGODE aux COBRAS

CHAPITRE PREMIER

LA MORT DU RÉSIDENT

Une nuit d'été torride, étouffante, vraie nuit tonkinoise aussi chaude que le jour, tombait sur Quang-Yen, au bord du fleuve, tout près de l'entrée de la baie d'Allong.

Dix heures venaient de sonner.

Dans le parc de la résidence, une ombre se glissait, furtive, silencieuse, en dehors des allées ; elle se faufilait d'arbre en arbre, de massif en massif, cependant que les linhs de garde — selon la consigne — étaient tenus en éveil par la transmission périodique d'un appel de claquettes circulant de l'un à l'autre.

Passant entre eux, l'ombre escaladait la clôture et pénétrait dans l'enceinte sans être aperçue.

C'était maintenant une avancée de fauve...

Quelques pas... puis un arrêt... Ainsi s'avance la bête de proie pour surprendre, en même temps que pour éviter d'être surprise.

Arrivant au pied du bâtiment situé au sommet de la colline, l'ombre s'immobilisa une fois encore.

À quelques mètres, au premier étage, les fenêtres éclairées étaient ouvertes, permettant de percevoir le bruit des allées et venues d'un homme qui faisait sa toilette nocturne, tout en sifflotant. Il était certain que le pressentiment d'un danger possible ne le frôlait pas.

Après un court arrêt, l'ombre se remit en marche, longeant de près le mur jusqu'au moment où elle se trouva au-dessous d'une des fenêtres.

Alors, lestement, usant des saillies ornementales de la façade, elle grimpa, plaquée contre la muraille, ainsi qu'un insecte géant.

Sur la corniche atteinte rapidement, elle se blottit, puis, se redressant doucement, examina l'intérieur de la pièce.

Un déclic se fit entendre... Bruit infime pouvant à peine être perçu à quelques mètres.

Une glissade... un plongeon dans la nuit... La tragique silhouette disparut sous les frondaisons du parc.



Le lendemain, à l'aube, Bà, le boy, pénétrait dans la chambre de son maître pour fermer les persiennes avant le lever du jour.

C'est un usage colonial. L'Européen s'endort toutes baies ouvertes pour que, si elle daigne souffler, pénètre jusqu'à lui la rafraîchissante brise nocturne ; au matin, le valet bien stylé entre silencieusement et va les clore sans bruit pour que le soleil levant ne trouble pas son maître.

Bà entra sur la pointe de ses pieds nus.

Deux pas en avant... un cri... Horrifié, il ressortait en hurlant :

— Monsieur le résident « tièt » ! Monsieur le résident « tièt zoï » !

En un clin d'œil, toute la maison fut sur pied.

Les linhs de garde furent alertés, un doï courut avertir le commissaire de police, le médecin de l'Assistance et les deux adjoints du résident.

La résidente accourut. Devant le cadavre de son mari, elle poussa un cri et s'évanouit.

À ce moment arrivaient les autorités. Le commissaire fit garder la porte, tandis que le docteur — après avoir donné quelques soins à la résidente — se penchait sur le cadavre.

Un examen attentif lui révéla que le corps ne portait aucune trace de violence, mais une seule blessure : deux marques rouges légèrement auréolées sur le poignet droit.

— Cela ressemble fort à une piqûre de cobra, dit-il, mais l'autopsie seule nous fixera avec certitude.

Celle-ci faite, on conclut qu'il n'y avait pas eu d'assassinat ou plutôt, que l'assassin était un cobra.

Accident vraisemblable. Un serpent avait pu pénétrer du parc dans la maison, et le malheur avait voulu que le résident, en faisant un geste, en prenant un objet par exemple, ait mis la main dessus.

Cependant, toutes les recherches effectuées dans les appartements furent vaines. Bien que l'on eût procédé à un véritable déménagement, ne laissant pas un meuble, pas un tapis, pas une tenture en place, le cobra ne fut pas retrouvé.

Le commissaire put siffler dans sa flûte, allant d'une pièce à l'autre, aucun reptile ne répondit à son appel.

II

RIGO SE PRÉSENTE

— Je suis heureux de vous voir, disait le commissaire en tendant la main à l'inspecteur Rigo.

C'était un métier réputé pour son habileté et que la Sûreté mettait toujours sur les pistes difficiles, où il faisait merveille.

Il avait à son actif maintes captures dont on parlait avec admiration.

— Je me trouve en mission à Quang-Yen, expliqua-t-il, et je suis venu me mettre à votre disposition.

— Pourquoi faire ? s'exclama le commissaire. Je me le demande ! Est-ce que maintenant, à la Sûreté, vous arrêtez aussi les serpents ?

Rigo riposta :

— Vous êtes certain que le coupable est un cobra ! Moi, je ne le suis pas. Du moins, si c'est un cobra, il ne s'est peut-être pas trouvé *par hasard* dans la chambre de M. le résident. D'ailleurs, on l'eût découvert. Grimpé à l'étage, entré dans cette chambre, il y fût resté, engourdi après la piquêre.

— Vous allez fort, inspecteur !

— Vous croyez ?

Sortant de sa poche un de ces papiers grossiers, papier de bambou confectionné par les indigènes, l'inspecteur le présenta au commissaire.

— Voyez ce tract. J'en ai trouvé trois exemplaires ce matin dans le parc. Je suis certain que nous devons en découvrir d'autres dans la maison. J'ai traduit le texte peint en caractères. C'est une menace de mort.

Écoutez plutôt :

« À toi, Mandarin Blanc, gouverneur de la Province, il est mandé : Tu as sévi maintes fois contre nous, tu as été dur, sévère pour les nôtres.

Ce jour, nous t'avons condamné !
Tu mourras !...

Toi, et beaucoup d'autres, quand le temps sera venu ! »

Rigo s'arrêta, scrutant le visage du commissaire.

Mais celui-ci restait impassible.

— Eh bien ! que dites-vous de ce morceau ?

— Je ne sais pas... Je ne vois pas... balbutia le fonctionnaire.

— Ah ! vous ne voyez pas ? Eh bien ! moi, je vois ! Je vois même très bien. Un attentat, mon cher commissaire, un attentat ! et prémédité encore. M. le résident de France a été assassiné... et d'autres y passeront... Vous, peut-être... et moi aussi !

Le commissaire fit un bond. C'était cependant un homme brave, courageux, mais cette mort inattendue, suspendue comme une menace mystérieuse... ce n'était pas le combat, la bataille... Il n'aimait pas cela !

— Vous êtes sûr de ce que vous avancez, inspecteur ? demanda-t-il. Dans ces conditions, on ne saurait prendre la chose trop au sérieux... Je vais faire mon rapport.

Il s'arrêta, hésitant, un peu honteux, avant d'ajouter :

— Vous m'y aiderez, n'est-ce pas, Rigo, vous serez chic ?... Et puis, mieux vaudra que nos deux rapports ne se contredisent pas... Ils auront ainsi plus de poids.

— Entendu, mon cher. Auparavant, je vais examiner la chambre du crime.

— Mais c'est fait. Voyez ce désordre.

— Je vois trop ! N'importe, je vais chercher à mon tour. Peut-être trouverai-je quelque chose.

Il trouva ! Un seul indice, mais qui avait son importance. Sur le bandeau de maçonnerie, à l'extérieur de la fenêtre, une empreinte était marquée dans la mousse que l'humidité du parc avait fait pousser là. C'était l'empreinte d'un pied nu, pas très nette, à peine indiquée, impossible à mesurer. Cependant, le gros orteil du malfaiteur avait dû se crisper pour mieux tenir ; ainsi s'était-il marqué dans la mousse, assez bien pour que Rigo pût en prendre, avec de la cire à modeler, un moulage très satisfaisant !

Ensuite, il rédigea un long rapport que son chef devrait nécessairement communiquer au gouvernement général, car il affirmait l'existence d'un dangereux complot contre les autorités françaises.

Il fournit en même temps des notes au commissaire pour lui permettre de rédiger le sien dans le même sens, mais avec moins de précisions dans les détails et une conclusion moins catégorique.

III

CHASSE ET CAPTURE

En haut lieu, ces rapports firent sensation.

— Un fumiste, votre Rigo, dit au chef de la Sûreté le secrétaire général du gouvernement.

— Un fumiste, non ! Un garçon de valeur, très sérieux au contraire. Peut-être un peu osé, imprudent parfois, mais il ne faut pas rejeter ses conclusions sans l'entendre.

Rigo fut appelé à Hanoï.

Si persuasif qu'il se montrât, les chefs demeuraient sceptiques, et l'inspecteur allait se retirer sans avoir obtenu l'autorisation et les moyens de faire une enquête, quand les événements parlèrent pour lui.

Un coup de téléphone de Quang-Yen annonçait la mort du commissaire de police et de l'inspecteur de la milice, en fait, les deux agents de police judiciaire de la province, ayant sous leurs ordres la force armée.

Sur tous deux avaient été relevées les mêmes marques de piqure que l'on avait trouvées sur le corps du résident.

Le commissaire était tombé pendant une tournée de nuit qu'il faisait pour contrôler le service de surveillance. Il avait été piqué à la nuque. Quant à l'inspecteur de la milice, c'est chez lui — tout comme le résident — qu'il avait été tué, alors qu'installé à son bureau il rédigeait un rapport. Il avait été atteint à la main droite, et c'est à peine s'il avait pu faire un mouvement avant de tomber mort dans son fauteuil.

Dans ces deux nouveaux cas, les investigations n'avaient rien donné ; pas une trace, pas un indice !

Aussitôt, le chef de la Sûreté dit à Rigo :

— Allez voir et venez me rendre compte. Ensuite, nous aviserons.

Rigo tenait de sa mère annamite une taille exiguë et les traits de son visage au type asiatique, à peine modifiés par le mélange du sang français ; de son père, il avait hérité un corps solide, râblé et surtout un caractère ferme, décidé et courageux.

Il faisait merveille dans la Sûreté indochinoise, ayant, en plus de ses qualités physiques et morales, cet avantage énorme de pouvoir très facilement, par un simple changement de costume, se faire passer pour un Tonkinois pur sang.

Son plan fut vite arrêté. Il ne désirait pas que l'adversaire connût son retour à Quang-Yen.

Officiellement, il envoya un de ses auxiliaires faire l'enquête.

Quant à lui, déguisé, il prit le chemin de fer dans la direction de Lang-Sou.

Il voyageait dans un wagon de quatrième, ainsi qu'un coolie, mêlé aux indigènes de basse classe ; comme eux, il transportait avec lui des paquets encombrants contenant une pacotille de colporteur.

À Dap-Can, pendant l'arrêt du train, il descendit et se glissa hors de la gare.

Une halte dans une canha-thé pour s'assurer qu'il n'était pas suivi et, rapidement, il gagna à Bac-Ninh l'embarcadère sur le fleuve pour monter à bord d'un sampan qui devait le transporter à Quang-Yen. Ainsi, son arrivée passerait-elle inaperçue.

Son adjoint avait déjà organisé une battue. Tous les indigènes étrangers à la ville étaient arrêtés et fouillés.

Rigo, lui, opéra à sa façon.

Circulant dans le quartier annamite, offrant sa marchandise de porte en porte, s'attardant, bavardant intarissablement, il s'appliquait à faire parler les gens. Il y était habile, connaissant à fond le caractère indigène et leur langue, dont il usait facilement.

Cependant, deux jours de promenades et de conversations ne lui apprirent rien. Il commençait à désespérer, quand, la troisième nuit, alors qu'il se

promenait dans les ruelles avoisinant le fleuve, il aperçut deux Annamites, vêtus de sombre, qui se livraient à une besogne suspecte.

L'inspecteur se dissimula dans l'ombre et observa.

Les deux indigènes, l'un surveillant la rue, l'autre opérant, s'employaient à coller des affiches manuscrites qu'ils apposaient, de distance en distance, sur les façades des maisons. Ils avançaient ainsi dans la direction de Rigo sans l'apercevoir, croyant faire leur travail en toute sécurité. Bientôt, le colleur d'affiches fut à moins d'un mètre du recoin où l'inspecteur était dissimulé.

D'un bond, celui-ci fut sur lui et, pour éviter toute résistance, il l'assomma avec une courte massue en caoutchouc. L'indigène tomba.

Rigo tenta alors de rejoindre le deuxième, qui avait pris la fuite, mais il renonça bien vite à cette poursuite dans la crainte de donner à sa victime le temps de revenir à elle et de disparaître à son tour.

Il lança un coup de sifflet qui fit accourir deux agents.

Avec leur aide, Rigo transporta sa capture jusqu'au bureau du commissaire.

En attendant que l'homme fût ranimé, il examina les affiches saisies et les traduisit rapidement :

Le texte était le suivant :

« La mort sur les Français. Ils ont asservi le pays d'Annam, chassé les rois légitimes.

« À tous, nous faisons savoir ceci :

« Ils sont condamnés !

« L'Esprit a frappé et frappera ! »

À ce moment, le prisonnier revint à lui.

C'était un Annamite qui présentait tout à fait l'aspect de ceux appartenant à quelque confrérie de bonzes bouddhiques. Rigo ne pouvait s'y tromper.

Vainement, il l'interrogea. Il se heurtait à un mutisme absolu, mutisme de fanatique contre lequel il n'y a rien à faire. Il fallait cependant tout essayer.

— Mettez-le au riz salé, dit l'inspecteur en se retirant ; demain soir, je reviendrai voir s'il est plus loquace.

Système sans excessive cruauté, mais qui manque rarement son effet. Il est servi au patient des rations de riz saturé de saumure, de quoi satisfaire amplement son appétit, mais pas une goutte de boisson ne lui est accordée. Bientôt, en proie aux affres d'une soif dévorante, il sollicite de l'eau. La réponse est simple et nette :

— Parle, avoue, et tu en auras !

Quand, vingt-quatre heures plus tard, Rigo vint reprendre son interrogatoire, l'indigène était à point.

Cependant, faisant preuve d'une énergie farouche, il n'avait pas bougé, rien demandé, pas même formulé une plainte. Rigo fit apporter une Ké-bat de thé, le supplice de Tantale !

— Veux-tu répondre maintenant ?

L'indigène eut un sursaut, il fixa sur Rigo un regard dur, féroce, puis, après une violente contraction de ses mâchoires — si rapidement que toute intervention fut impossible — il lui cracha à la face un morceau de chair sanguinolente, sa langue, qu'il venait de couper avec ses dents.

Ainsi, quoi qu'on lui puisse faire, sa réponse était donnée. Il ne parlerait pas... Il ne parlerait plus jamais !

L'inspecteur Rigo, très pâle, expédia son prisonnier à l'hôpital.

L'homme n'avait rien dit, certes, mais, cependant, il avait les preuves nécessaires pour convaincre ses chefs que la situation était grave et qu'il fallait agir. Il récapitula les faits.

L'indigène arrêté était étranger à la ville mais paraissait pourtant la connaître bien ; il avait l'aspect d'un religieux bouddhique. Tout cela concordait et était concluant.

Le centre du complot devait se trouver dans les environs de Quang-Yen, très probablement dans la zone de forêt vierge séparant cette province de celle de Moncay, ou encore de la baie d'Allong toute voisine.

C'est dans cette région qu'il fallait rechercher une bonzerie mystérieuse, dissimulée dans quelque recoin de brousse, mais sur laquelle il pourrait trouver des renseignements auprès des habitants du pays.

Il ne tarda pas en effet à obtenir un indice précieux.

Le médecin-chef de l'hôpital lui envoya un infirmier qui avait paru reconnaître le bonze prisonnier.

En le voyant arriver, il n'avait pu retenir une exclamation, puis s'était tu et refusait d'expliquer un mouvement de surprise qu'il niait maintenant.

Mais, quand Rigo l'eut entrepris de la bonne manière, entremêlant menaces et promesses, il se décida à parler.

Oui, il connaissait le captif, de vue tout au moins. C'était là toutes les précisions qu'il pouvait donner. Oui, il l'avait vu circuler à plusieurs reprises dans son village natal, à quelques kilomètres de Quang-Yen, pour y quêter. Oui, c'était bien un bonze, mais il ne pouvait préciser à quelle pagode il était attaché.

La seule indication qu'il pût donner — et elle était vague — c'est que le moine venait de l'intérieur de la forêt ; il arrivait soit à pied, de Yen-Hap, une localité au bord du Song-Hip, à l'issue même du chemin de pénétration dans les bois, soit en pirogue par le Song-Hip.

Les deux indications concordaient, puisque la piste forestière longeait le cours de la rivière et que, d'autre part, pour utiliser une pirogue de préférence à un sampan, il fallait avoir eu à descendre les rapides du haut Song-Hip.

Ainsi documenté, l'inspecteur Rigo reprit aussitôt la route d'Hanoï pour aller exposer sa thèse et la faire triompher.

IV

L'AUDIENCE DU GRAND CHEF

Le gouverneur général lui-même avait décidé de recevoir Rigo.

Vieux colonial très pénétré des mœurs asiatiques, il ne rejetait pas — *a priori* — la possibilité d'attentats organisés par quelque société secrète dans un but à la fois politique et religieux.

C'était possible ou, du moins, cela n'était pas invraisemblable.

Dès lors, l'affaire pouvait se révéler d'une gravité nécessitant des décisions que lui seul pouvait et voulait prendre.

En même temps que Rigo, il recevait le résident supérieur du Tonkin et le chef de service de la Sûreté.

Toute liberté de parole avait été donnée à l'inspecteur. Le gouverneur général avait été catégorique :

— Parlez, exposez vos arguments et votre thèse en toute confiance. Que vous ayez, par la suite, tort ou raison, nous le verrons. En attendant, je vous couvre entièrement.

Rigo avait repris l'affaire depuis son début : l'assassinat du résident de Quang-Yen.

— J'ai cru tout de suite à un attentat et non pas à un accident, expliqua-t-il, et voici mes raisons :

« 1° Aucun serpent n'a été retrouvé, or, il n'aurait pas fui après avoir piqué ;

« 2° La victime ne s'est pas débattue, elle n'a pas appelé, or, la piqure du cobra est mortelle mais non pas foudroyante. Le résident ne pouvait avoir été mordu sans voir le serpent, essayer de le poursuivre, de le tuer et surtout, surtout, il eût appelé pour avoir du secours ;

« 3° Les mêmes constatations ont été faites après les deux autres décès survenus par soi-disant piquûre de serpent. Cela fait, de toute façon, trop d'accidents dus aux cobras en si peu de temps, dans la même ville, alors que tout le monde sait que, si de tels accidents sont fréquents dans les Indes anglaises, ils sont très rares en Indochine ;

« 4° Mon opinion a été confirmée par la découverte de la lettre de menaces adressée au résident et par celle des affiches. Vous en connaissez les textes, certains mots sont répétés dans les deux.

« L'homme que j'ai arrêté est un bonze, un fanatique. Son geste farouche mais courageux prouve ce fanatisme. Enfin, la preuve que le chef tout au moins est un indigène lettré, c'est que les documents saisis sont rédigés en caractères dont certains sont rares et peu connus.

« Ma conclusion est donc la suivante : nous sommes en présence d'un complot de fanatiques religieux nationalistes indigènes.

« Leur chef doit se cacher dans la région entre Quang-Yen et Moncay, régions bordées sur ses côtés par les baies d'Allong et de Fai-Tsi-Long. Là doit être le repaire à découvrir, le repaire ou les repaires. Il faut pour cela des moyens inusités, des battues spécialement organisées.

« Quant à l'instrument des meurtres, j'en ai une idée vague, trop vague pour l'énoncer dès à présent.

« Je trouverai !

« Le venin ? Il y avait — l'autopsie, les analyses le démontrent — il y avait du venin de cobra mais intensifié, comme condensé. Je crois à un mélange où doivent entrer quelques mystérieux poisons végétaux.

« Et voilà, messieurs, tout ce que je sais, tout ce que j'ai constaté, tout ce à quoi le raisonnement m'a conduit.

Le gouverneur général avait écouté avec une extrême attention, sa réponse fut brève :

— Très bien, monsieur Rigo ; en principe, je partage votre opinion...

Et, se tournant vers les deux hauts fonctionnaires, il enjoignit :

— Messieurs, vous voudrez bien vous concerter pour donner à l'inspecteur Rigo tous moyens policiers, financiers et militaires au besoin,

pour l'exécution du plan qu'il va vous soumettre.

V

RIGO ENTRE EN CAMPAGNE

Après cette audience, tout fut rapidement réglé et sans aucune difficulté.

Le plan préparé par Rigo fut approuvé et tous les pouvoirs nécessaires lui furent donnés.

Il rentra chez lui. Son domicile était à Hanoï même, dans une grande villa tout près de la gare.

Il avait épousé une charmante Annamite d'excellente famille, une jeune fille ayant reçu une très bonne instruction française.

Un mariage d'amour ! Elle lui était entièrement dévouée et, dans maintes occasions, n'avait pas hésité à lui servir de collaboratrice. Elle l'était d'ailleurs quotidiennement par les sages conseils qu'elle savait lui donner.

Rigo avait en elle une telle confiance qu'il n'entreprenait jamais aucune campagne, ne bâtissait aucun plan, sans la consulter.

Cette fois, plus que jamais, il éprouvait le besoin de soumettre à cette fidèle compagne le projet qu'il avait conçu pour mener à bien la lutte.

Comme il traversait le jardin conduisant du portail sur la rue au perron de la villa, la jeune femme, qui l'avait vu venir, accourut à sa rencontre.

Elle lui tendait un papier et, tout émue, lui dit :

— Regarde ce que j'ai trouvé ce matin dans ton bureau. Ce billet enveloppait un caillou qui a été lancé de la rue à travers une vitre qu'il a brisée. Lis ! c'est grave !

Rigo examina un papier semblable à celui des documents saisis et dont les caractères étaient identiques. Voici ce qu'il lut :

« Fils d'une femme d'Annam, époux d'une femme d'Annam, tu trahis le sang de ta mère, tu trahis le sang de ton épouse.

« Renonce, sinon, à ton tour, l'Esprit t'atteindra. »

— C'était à prévoir, dit Rigo, ils m'ont repéré. Je prendrai mes précautions. Peut-être m'atteindront-ils, mais je crois plutôt que c'est moi qui les atteindrai.

Il exposa alors le plan qu'il avait mis sur pied et obtint toute approbation de sa femme. Sur un point ou deux seulement, elle indiqua quelques modifications, mais, surtout, insista pour faire partie de l'expédition.

— On se méfie moins d'une femme, dit-elle. Je changerai mon aspect, je me vieillirai et tu verras combien je pourrai t'être utile.

Sans hésiter, Rigo acquiesça :

— Entendu, mais promets-moi d'être prudente !

Promesse facile à faire, sinon à tenir !

Les deux époux se mirent d'accord : ils allaient se séparer ; elle, irait s'installer à Hongay dans le village près des usines de la société des « Charbonnages du Tonkin ». Village de petits commerçants, fournisseurs des coolies des Charbonnages, tous plus ou moins étrangers au pays, transplantés là pour gagner quelques piastres. Il était donc facile pour Mme Rigo, déguisée en marchande, d'y rester sans attirer l'attention.

Elle serait en bonne place pour épier tous les suspects pouvant circuler dans la baie d'Allong et débarquer soit à Hongay même, soit à Port-Courbet, pour gagner l'intérieur et la zone des forêts.

Pendant ce temps, Rigo, reprenant la besace de marchand ambulant, circulerait dans les environs de Quang-Yen, approchant peu à peu du Song-Hip pour pénétrer enfin dans la forêt où il espérait découvrir ceux qu'il poursuivait.

Il était à peine arrivé à Quang-Yen qu'une nouvelle vint confirmer ses pronostics.

Le commandant supérieur de la province de Moncay et un lieutenant, chef du poste le plus rapproché de la frontière séparant cette province de celle du Quang-Yen, venaient, dans la même journée, d'être victimes du cobra.

C'était la preuve que Rigo avait vu clair et juste en situant le centre des opérations des criminels entre Moncay, Quang-Yen et la baie d'Allong.

Il voulut aussitôt renforcer son service secret de surveillance.

Dans ce but, il fit appel à ses deux beaux-frères.

Originaires de la province de Thanh-Hou, dans l'Annam du Nord, ils n'étaient pas connus au Tonkin. Ainsi, avec quelques précautions et de l'adresse, ils pourraient opérer sans attirer aussitôt l'attention des ennemis.

Il envoya l'aîné à Moncay même. Le second, déguisé en agent des forêts, fut placé à la garderie forestière la plus éloignée dans la profondeur de la brousse.

Une autre précaution fut prise : il fallait assurer les communications entre eux, même en dehors de tout service postal, puisque, le plus souvent, ils seraient trop éloignés pour en profiter.

Chacun eut auprès de lui deux boys adroits et dégourdis, toujours prêts à prendre la piste pour remplir l'emploi de coolie-tram. Aucun message écrit ne leur serait confié ; ils apprendraient mot à mot le texte à transmettre et iraient le réciter au destinataire.

Ayant ainsi tout organisé au mieux, Rigo se mit en campagne.

De Quang-Yen, il gagna Yen-Hap et, de là, à petites journées, s'enfonça dans la forêt en remontant le chemin longeant le Song-Hip pour atteindre les clairières habitées par une tribu de Mans.

C'est là que, dans un poste de surveillance des forêts, il installa son beau-frère.

Ayant pris contact avec le chef Man, il redescendit vers Yen-Hap. Dans le petit port desservant la localité, il aperçut un sampan à l'ancre, assez loin du rivage, et qui paraissait inoccupé.

L'instinct du bon policier le fit s'arrêter et observer l'embarcation. Pourquoi n'était-elle pas, comme toutes les autres, contre la rive ou amarrée à l'appontement ? Comment se faisait-il que l'équipage tout entier l'ait désertée ?

Il regarda si quelqu'un n'était pas dissimulé dans le rouf.

À ce moment, une pirogue, descendant le Song-Hip et venant de la partie haute de cette rivière, partie inaccessible aux sampans, arrivait, se dirigeant vers le bateau surveillé par Rigo, et l'accostait.

Trois personnes occupaient la pirogue : un coolie et deux passagers que l'inspecteur reconnut immédiatement pour être des bonzes.

Du rouf sortit aussitôt un matelot qui s'y tenait jusqu'alors caché. Les deux moines embarquèrent et, d'un geste, congédièrent pirogue et piroguier.

Puis, rapidement, le sampan descendit la rivière.

Rigo ne pouvait le suivre, mais du moins il avait une certitude quant à sa destination. Par le Song-Hip, il devait atteindre — près de son embouchure, presque à l'entrée de la baie d'Allong — le bras du fleuve Rouge passant devant Quang-Yen.

Ensuite, deux hypothèses pouvaient être considérées : ou bien il remonterait vers cette localité, ou bien il tournerait pour pénétrer dans la baie d'Allong et gagner Hongay.

Un fait était acquis cependant : les suspects viennent bien de l'intérieur de la forêt traversée par le Song-Hip. Ils ont suivi par eau la route que Rigo vient de longer par terre. Le refuge, la Pagode, doit se trouver dans les parages de la région occupée par les Mans.

Là, son beau-frère est en surveillance ; à Hongay, sa femme est installée et, bonne observatrice, lui signalera l'arrivée du sampan si c'est vers ce port qu'il se dirige.

Rigo décida immédiatement de prendre la route de Quang-Yen.

Au poste forestier de Yen-Hap, il a pu se faire prêter une bicyclette ; il a seize kilomètres à parcourir, tandis que le sampan devra faire un grand détour et, d'autre part, sera fortement ralenti par le courant quand il remontera le fleuve vers Quang-Yen.

Ainsi est-il assuré de le devancer et d'assister, caché, à son arrivée, si telle est bien la destination des bonzes.

À Quang-Yen, il attendit vainement pendant vingt-quatre heures ; un messenger expédié vers Mme Rigo, à Hongay, revint, annonçant que celle-ci n'avait pas vu l'embarcation suspecte.

Les bonzes s'étaient donc attardés vers le bas Song-Hip.

Rigo embarqua aussitôt sur le sampan de la Douane pour aller fouiller cette région.

Comme il arrivait en vue du confluent du Song-Hip et du Fleuve Rouge, il aperçut le sampan déboucher et virer de bord, pour gagner Hongay.

Le gibier était retrouvé, il ne fallait plus le perdre de vue.

La seule difficulté, d'ailleurs, était de le suivre sans se faire remarquer — difficulté en somme presque nulle — car les sampans circulaient nombreux dans cette zone, les uns montant, les autres descendant. En se tenant à bonne distance, celui occupé par Rigo ne devait pas attirer l'attention des bonzes.

D'ailleurs, il modifia bientôt sa tactique : il devança ceux qu'il suivait et se tint dès lors à cent mètres environ en avant d'eux.

Ainsi, prêt à bifurquer s'ils bifurquaient, il évitait plus sûrement d'être repéré.

Avant Hongay, le sampan des bonzes changea de route, il piqua vers Port-Courbet.

Rigo poursuivit son chemin. À Hongay, lestement, il changea de sampan et revint en arrière.

Aussitôt arrivé à Port-Courbet, il chercha des yeux l'embarcation de ses adversaires.

Elle avait disparu !

D'un bond, il fut à terre, questionnant les pêcheurs.

Oui, le sampan était venu, il avait débarqué ses deux passagers et était aussitôt reparti vers Quang-Yen.

Les deux bonzes étaient descendus. Il fallait sans tarder retrouver leur piste. Rigo n'eut pas de peine à se renseigner. Les suspects avaient pris un chemin conduisant tout droit vers la tribu Man et le poste forestier.

Ainsi, ils rejoignaient par une autre voie, leur point de départ. Ceci expliquait le fait qu'ils s'étaient attardés dans la Song-Hip ; c'est dans cette zone qu'ils avaient eu une mission à remplir. Maintenant, sans doute, ils allaient regagner le repaire dissimulé dans la forêt.

Avant toute autre démarche, il fallait les rejoindre.

Rigo prit aussitôt une utile précaution : il fit partir en avant de lui un messenger qui devait, aussi rapidement qu'il lui serait possible, dépasser les

moines sans attirer leur attention et, les devançant, aller alerter le beau-frère de Rigo.

Lui-même fila sur Hongay. Il avisa sa femme et revint à Port-Courbet après s'être adjoint deux agents d'escorte, pour s'élancer à son tour sur la piste des bonzes.

À mi-chemin, il rencontra un des messagers de son beau-frère. Celui-ci l'avisait du passage des deux suspects qu'il avait fait suivre par deux chasseurs Mans.

Tout allait bien dès lors !

Rigo força l'allure et, le soir même, il avait rejoint le poste forestier.

Dans la nuit, l'un des Mans était de retour et faisait de son expédition un récit extraordinaire.

Son compagnon et lui avaient suivi les bonzes, qui, bientôt après le poste, avaient pris un sentier à peine tracé, un sentier de fauves et de chasseurs, orienté vers le nord.

Plusieurs heures de marche les avaient amenés dans un coin mystérieux, connu mais redouté par les Mans superstitieux, une vaste clairière où, entouré de broussailles épaisses, s'élevait un amas de rochers, les « Rochers des Makouis ».

Les Makouis ! les méchants génies attachés à nuire aux pauvres hommes, esprits invisibles, heureux de faire le mal ! Ce sont eux les auteurs de tous les accidents, eux qui égarent les chasseurs dans les fourrés, qui détournent la flèche ou la balle et l'envoient frapper un compagnon de chasse !

Les Mans ne tarissent pas sur les méfaits des Makouis et, parce qu'ils les redoutent, ils les vénèrent, les respectent et leur offrent des sacrifices.

Cet amas de rochers était bien fait pour effrayer une peuplade naïve et la convaincre qu'il devait être le repaire favori de ces sinistres Makouis. Il s'élevait dans la forêt vierge, au milieu d'arbres géants, au centre d'une clairière au sol recouvert de broussailles épineuses, et continuait jusqu'à un énorme tas de rocs entassés les uns sur les autres.

La structure laissait apparaître des fissures ici et là, à des hauteurs variées, et il était permis de supposer que les rochers des Makouis cachaient des tunnels mystérieux conduisant à des grottes ténébreuses.

Le silence de mort qui régnait toujours dans ce coin perdu de forêt tropicale rendait le lieu plus effrayant encore.

Que les deux chasseurs Mans aient eu le courage de remplir leur mission, d'observer même de loin la demeure des Makouis, était déjà un fait étonnant. Mais que l'un d'eux ait osé demeurer seul, embusqué, cela paraissait incroyable — le lieu choisi pour l'embuscade eût-il été à quelques centaines de mètres des rocs.

On pouvait, à la rigueur, expliquer leur courage par ce raisonnement : ils avaient suivi des hommes, ils avaient vu ces hommes pénétrer dans les rochers. Il n'est pas un chasseur Man qui ait peur d'un être humain.



Dissimulée dans le bois à l'orée de la clairière, la troupe s'était arrêtée sur un signe de Rigo.

Le Man modula un sifflement d'appel à l'adresse de son congénère, qu'il présumait embusqué tout près.

Mais aucune réponse ne lui parvint.

Après avoir renouvelé son appel à plusieurs reprises, le chasseur, inquiet, indiqua les rochers en prononçant le nom : « Makouis ».

Cela devait signifier aux autres que, pour lui, les Makouis avaient enlevé son camarade.

Rigo donna des ordres.

Espacés de quelques mètres, lui-même, ses deux agents et le Man, sondant le terrain, entreprirent de parcourir tout le pourtour de la clairière. Ils battaient ainsi une profondeur d'environ dix mètres.

Le Man disparu ne pouvait s'être normalement posté qu'à la lisière pour ne pas perdre de vue le massif rocheux. Mais il avait pu être amené, par les circonstances, à se déplacer en tournant autour de la clairière.

Ils parcoururent une centaine de mètres, puis l'un des agents de Rigo appela doucement. Rigo le rejoignit.

À ses pieds, celui qu'on recherchait gisait, mort. Sur son buste nu, à hauteur du sein gauche, était visible la double piqûre du cobra.

Pas un instant Rigo ne douta que son émissaire ait été surpris et tué par les bonzes. Mais les autres devaient croire à un accident et, si possible, convaincre le Man que son camarade avait été assassiné par un homme, pour éviter toute panique.

Avant que celui-ci se fût assez approché pour examiner le cadavre, Rigo enfonça son couteau de chasse dans la poitrine du mort juste à l'endroit des piqûres, qu'il fit ainsi disparaître.

Lorsque le Man se pencha sur la plaie, Rigo l'interpella, tendant son bras dans la direction des rochers :

— Ceux que vous poursuiviez et qui sont cachés là l'ont tué. Il faut le venger !

Les Mans sont extrêmement vindicatifs. L'argument était merveilleux pour obtenir la collaboration de toute la tribu et son entier dévouement.

Une courte délibération s'ensuivit et, tandis que Rigo et ses deux hommes restaient postés en face des rochers, le Man partit alerter les siens et décider le plus rapidement possible une troupe importante de chasseurs en armes à se joindre à l'inspecteur.

VI

L'ASSAUT DES ROCHERS

En attendant l'arrivée de ce renfort, l'inspecteur prit ses dispositions pour surveiller efficacement l'adversaire, sans s'exposer, lui et les siens, à un nouvel attentat.

Les trois hommes se séparèrent, mettant entre chacun d'eux un intervalle d'environ trente mètres. Une fois parvenus à l'emplacement choisi, ils se hissèrent sur de grands arbres, de façon à voir le plus loin possible, tout en étant à l'abri des surprises.

Rigo occupait le centre. Il était ainsi à même de donner facilement un ordre à l'un et à l'autre de ses adjoints.

Il y avait près de deux heures qu'ils étaient en observation au haut de leurs perchoirs, lorsqu'un mouvement léger se produisit dans une touffe de broussailles, à mi-hauteur, vers le centre du massif rocheux. Une tête apparut alors, sortant avec précaution des branchages pour examiner le terrain alentour.

Sans doute rassuré par le silence, l'homme se dégagea complètement et, se coulant de roc en roc, alla se dissimuler derrière une pointe avancée.

Le doute n'était plus permis : une ouverture était cachée derrière le buisson d'où il était sorti. Lui-même était sans doute une sentinelle venant à l'extérieur prendre la garde.

La supposition fut confirmée par ce fait que l'homme resta désormais immobile à son poste.

De temps à autre, on pouvait l'apercevoir, passant la tête à droite et à gauche de la pointe qui le cachait, pour examiner attentivement toute l'étendue de la clairière.

L'ennemi pouvait être sur ses gardes, mais il donnait du moins à Rigo la certitude de sa présence en ce lieu, et l'espoir qu'avec l'aide des Mans, il parviendrait à capturer la bande.

Deux heures encore de silencieuse observation s'écoulèrent avant que, dans la forêt, à l'arrière des arbres qui leur servaient d'observatoires, ils aient perçu un mouvement. Les chasseurs Mans arrivaient ; l'un d'eux les devançait en éclaireur. Il émit un sifflement léger auquel Rigo répondit.

Se laissant alors glisser à bas de son arbre et se couvrant du large tronc, l'inspecteur recula et rejoignit le Man.

Celui-ci le prit par le bras et, furtivement, l'entraîna à quelque cent mètres en arrière, dans un fourré où la troupe des chasseurs attendait.

Rigo expliqua la situation et indiqua son plan d'attaque.

Le chef Man et ses hommes, furieux de la mort d'un des leurs, étaient décidés à tout faire pour le venger. Ils obéiraient à tous les ordres, ils étaient prêts à un dur combat.

Au chef, Rigo montra la sentinelle ennemie toujours aux aguets dans les rochers ; elle semblait n'avoir rien aperçu de l'arrivée des adversaires, qui s'étaient d'ailleurs tenus soigneusement dissimulés.

— Il faut le prendre d'abord, sans bruit, sans qu'il puisse donner l'alarme !

Sur un ordre du chef, deux Mans se détachèrent du groupe et, dénudés, le poignard aux dents, se coulèrent en rampant sous les broussailles de la clairière.

Pas un mouvement de feuillage, pas un bruit, ne décelait leur avance.

Rigo et le chef, dissimulés derrière un tronc, attendaient.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent dans l'anxiété. Leurs envoyés réussiraient-ils ?

Les deux observateurs fixaient le point où la sentinelle continuait sa faction. Elle ne donnait aucun signe d'inquiétude, sa tête continuait à apparaître par moments, mais sans plus de hâte.

Au pied du rocher en surplomb, invisible pour la sentinelle, un des Mans émergea de la broussaille et s'arrêta.

Rigo aperçut un instant le second Man qui, toujours rampant, se glissait le long des pierres, s'y collait, et commençait une lente ascension.

Maintenant, il est en vue pour les siens, mais ne peut être aperçu des adversaires.

Il grimpe avec une extrême lenteur... Il atteint la base de la dent derrière laquelle est abrité le veilleur... S'aidant d'une liane pendante, il se hisse dans un mouvement à peine perceptible... Enfin, il est à la pointe, dominant celui qu'il veut surprendre.

Alors, vers le point où son camarade est posté, il lance une petite pierre... Signal certainement convenu, car l'autre, attentif, aussitôt module un léger sifflement... juste ce qu'il faut pour attirer l'attention de l'homme guetté sans l'inquiéter au point de lui faire donner l'alarme.

L'homme a entendu, il allonge le cou, il penche la tête pour essayer de voir.

Le Man, perché sur la dent de pierre, attendait le geste adroitement provoqué et, sur l'écouteur, il laisse tomber une liane préparée en nœud coulant.

Avec précision, l'ouverture du nœud prend la tête... Un coup sec... Le guetteur est cravaté.

Le Man tend le bras, le tire ainsi dans le vide et le laisse descendre comme un paquet vers son congénère embusqué.

Puis il rejoint celui-ci, et tous deux, emportant la sentinelle enlevée, disparaissent à nouveau dans les broussailles.

Une demi-heure après, ils émergeaient près de Rigo et du chef, déposant à leurs pieds le prisonnier si adroitement capturé.

Pas de temps à perdre maintenant ; si la relève avait lieu, l'ennemi, constatant la disparition du guetteur, serait alerté !

Rapidement, toute la troupe gagna la base des rochers. L'escalade commença en ordre dispersé, deux hommes par deux hommes, de façon à encercler tout le massif.

Pour consigne : ceux qui rencontreraient des issues de pénétration s'arrêteraient et appelleraient.

Aussitôt, les plus proches viendraient les rejoindre pour former une troupe d'envahissement qui ne devait se remettre en marche que sur un ordre de Rigo.

Trois hommes avaient été laissés en observation sur les arbres d'où ils pouvaient surveiller tout le massif et signaler au besoin une tentative de sortie ou de fuite.

Les assaillants grimpaient silencieusement sur les flancs des rochers ; s'aidant des arbustes et des lianes, ils progressaient lentement avec les plus grandes précautions pour éviter de donner l'éveil à ceux qu'il voulaient surprendre.

Mais, au moment où un Man s'agrippait à une tige, celle-ci, mal plantée dans les pierres en éboulis, s'arracha, entraînant avec elle une avalanche bruyante de cailloux.

Les bonzes avaient entendu ! Un coup de trompe strident donna l'alarme... et tout rentra dans le silence.

L'assaut se précipita ; il n'y avait plus à éviter de faire du bruit, il fallait au contraire attaquer rapidement.

Deux entrées furent découvertes, et aussitôt des groupes formés pénétrèrent.

Rigo commandait l'un, l'autre était conduit par ses adjoints et le chef Man.

Torches électriques au poing, ils foncèrent dans les grottes.

Pas d'ennemi en vue, pas de résistance, et, quand les deux troupes se rencontrèrent dans une grande salle centrale, ils n'avaient aperçu personne.

Seul au milieu de la vaste excavation, un immense bouddha de bois sculpté souriait ironiquement et semblait les narguer.

Rigo courut vers l'extérieur, persuadé que les bonzes avaient pu sortir par quelque issue qui avait échappé à leur attention.

Un appel fut lancé aux trois hommes laissés en vedettes.

Ils n'avaient rien vu ! Personne n'était sorti des rochers.

Alors, ce fut, dans l'intérieur, une fouille minutieuse. Ils relevèrent des traces manifestes de séjour : des vivres abandonnés, du riz encore tiède dans

des ké-bats, une théière sur un feu à demi éteint et, dans un coin, des nattes de couchage, cinq nattes !

C'était tout ! Les bonzes avaient fui par quelque ouverture soigneusement dissimulée !

Vainement, Rigo sonda, fouilla !

Après tant d'efforts et tant d'espoirs, la déception était cruelle !

VII

POURSUITE EN MER

Le pire était que, dès lors, il ne fallait plus compter sur le concours des Mans.

Ceux-ci ne pouvaient admettre que la disparition des assiégés se fût effectuée par des moyens humains.

À leurs esprits superstitieux, la croyance s'imposait plus que jamais : les rochers abritaient les Makouis. Ces génies s'étaient rendus invisibles quand les hommes avaient pénétré dans leur repaire !

Mais ils se vengeraient et ce seraient, eux, les habitants de la forêt, qui supporteraient tout le poids de cette vengeance.

Leur inquiétude fut encore renforcée par le fait que le veilleur emprisonné avant l'attaque ne fut pas retrouvé.

Rigo l'avait laissé ligoté aux pieds des arbres sur lesquels étaient perchés ses hommes de garde ; il se réservait de l'interroger après l'assaut.

Seuls les liens qui avaient servi à l'attacher restaient là, ainsi que le bâillon qui avait maintenu sa bouche fermée.

Pour Rigo, l'explication était simple : les fuyards, sortis par une issue secrète, l'avaient délivré ; ils s'étaient sans doute glissés jusqu'à lui tandis que les sentinelles aériennes, tout occupées à surveiller les rochers, avaient forcément négligé de le garder.

Avant de quitter les rochers, le chef Man et ses hommes rentrèrent dans la caverne pour faire devant le bouddha les lays rituels et solliciter son indulgence et son pardon, puis, sans se retourner, sans prendre congé de Rigo — un maudit pour eux — ils reprirent la route de leur village.

Rigo, haussant les épaules, se remit à l'ouvrage ; il fallait retrouver la trace des fugitifs.

L'inspecteur présumait que l'issue par laquelle ils avaient pu se dérober devait avoir une sortie assez loin des rochers, puisque les hommes de garde n'avaient rien vu.

Il y avait peu de chance qu'ils eussent pris la route du village des Mans. Cette tribu, participant à l'attaque, s'était révélée hostile.

La conclusion était que, s'ils n'étaient pas restés en forêt dans quelque autre refuge à découvrir, ils avaient dû se diriger vers Port-Courbet et Hongay, d'où étaient arrivés les deux bonzes qu'il avait précédemment surpris sur le Song-Hip.

Comme il ne pouvait entreprendre seul, avec ses deux adjoints, une battue dans la forêt, il n'avait pas à hésiter et il n'hésita pas.

À marche forcée, il reprit la piste vers Port-Courbet ; de là, en sampan, il serait rapidement à Hongay. Dans l'une ou l'autre de ces localités, il saurait certainement si les fuyards avaient été vus.

En route, il interrogeait les nhaqués rencontrés. Ils étaient rares d'ailleurs, car la région parcourue était peu peuplée. La plupart répondaient — ignorance réelle ou prudence :

— Moi pas savoir ! Moi pas connaître !

Cependant, il s'en trouva un qui déclara :

— Oui, moi croire voir bonzes ! Deux, trois, quatre, peut-être.

Mais il fut impossible d'obtenir plus de précision de la part de ce pauvre paysan timide, abruti par la peur.

Rigo, sur cet indice, força l'allure.

À Port-Courbet, un matelot de la douane affirma que cinq bonzes étaient arrivés de la brousse quelques heures auparavant pour s'embarquer sur un sampan qui s'était éloigné aussitôt dans la direction de Hongay.

À Hongay même, Mme Rigo confirma que le sampan avait touché le port. Un des occupants était descendu, mais était presque aussitôt embarqué après avoir acheté quelques vivres.

Rapidement, le bateau était reparti, coupant la baie au plus près et paraissant se diriger vers la région des Faï-Tsi-Long.

Les fuyards avaient environ trois heures d'avance sur lui.

Sans perdre un instant, Rigo bondit jusqu'à la douane exhiber les pouvoirs donnés par le résident supérieur et réquisitionna la petite chaloupe à moteur.

Au poste de la garde indigène, il se fit donner deux hommes en armes et partit sur les traces du sampan.

Il lui était difficile d'aller vite, car il lui fallait observer toutes les criques et questionner les pêcheurs rencontrés.

Il y a tant d'issues, tant de passages dans les eaux de la baie d'Allong, à travers les chaînes rocheuses qui les coupent et les recoupent en chenaux tortueux, qu'il est impossible d'être certain d'avoir toujours les poursuivis devant soi. Ils avaient pu tourner, s'enfoncer, se cacher dans quelque crique mystérieuse, aborder sur une île, sur un îlot et s'y dissimuler.

Heureusement, tout près du passage de la baie d'Allong à celle de Faï-Tsi-Long, Rigo croisa la chaloupe qui fait communiquer Quang-Yen avec Moncay.

Il héla le patron, questionna :

— Oui, vous êtes sur la bonne voie, lui fût-il répondu.

Le sampan avait été rencontré piquant tout droit sur le tunnel de la douane. Il pouvait avoir deux heures d'avance tout au plus. Rigo et ses hommes filèrent vers le tunnel.

Ce tunnel n'est pas une œuvre d'art, une construction des hommes, mais un phénomène de la nature, un long boyau creusé à travers la roche par les eaux et par les siècles.

Deux, trois mètres de hauteur de voûte, parfois moins. À marée haute, sur bien des points, le passage est coupé, l'eau rejoint le plafond. À marée basse, il n'y a pas assez d'eau pour qu'y flotte le canot le plus léger.

Il faut passer à mi-marée, avec une embarcation de très faible quillage.

Le tunnel a un kilomètre de long, sinuant en nombreux détours, et la nuit y est complète, mais tel quel, il conduit vers la côte, il débouche en pleine

terre, constituant ainsi un merveilleux passage, longtemps ignoré des Français, par où la contrebande avait beau jeu.

Rigo parvint bientôt à son entrée sur la mer, mais à l'heure où la marée était au plus bas.

En aucun cas, d'ailleurs, sa chaloupe n'eût pu y pénétrer et il n'avait pas de petit canot à sa disposition.

N'importe, il fallait aller de l'avant à tout prix et rejoindre les fugitifs, qu'il sentait là, devant lui, aux abois !

La marée était basse ? Tant pis, il passerait quand même, pataugeant dans les ruisseaux et les flaques, sondant les trous...

Croyant le passage impraticable pour plusieurs heures, les bonzes ne se méfieraient pas et, peut-être, feraient halte.

Leurs phares électriques allumés, des bâtons à la main pour tâter les fonds, Rigo et ses hommes se lancèrent.

Dure marche, tantôt dans l'eau, parfois immergés jusqu'au ventre, parfois glissant sur les roches hérissées d'arêtes et de coquillages.

En tête, Rigo avançait, examinant le terrain dans les endroits où l'eau retirée laissait apparaître la vase.

Examen décevant par son inutilité ! Les fuyards avaient passé deux heures plus tôt, avant le niveau le plus bas.

Rigo le comprit et, dès lors, ne tendit plus que vers un but : avancer le plus rapidement possible.

En dépit des chutes, des déchirures contre la pointe des roches, la troupe avançait, continuait la poursuite, ardente, comme une meute sur la piste d'un cerf.

Enfin, le jour apparut en avant d'eux, le débouché terrestre était là.

Une crique vaseuse se montra puis, au delà, des rizières et enfin des bois.

Ils firent halte au soleil pour souffler et se sécher. C'est du moins ce que Rigo accorda à ses hommes. Pour lui, il ne pouvait s'arrêter. Il se mit à étudier le sol mou vers la sortie.

De nombreuses traces de pieds nus sont imprimées là dans la vase. Comment distinguer celles qu'il recherche ?

Une idée ! Il a sur lui un moulage de l'empreinte d'orteil relevée à Quang-Yen sous la fenêtre du résident.

Patient, il se baisse et l'essaye. Il l'applique ici et là sur les empreintes similaires.

Enfin, en voici une sur laquelle, très nettement, le moulage s'adapte.

La piste est bonne ; devant eux, le groupe a passé, et dans le groupe il y a, c'est maintenant une certitude, l'assassin du résident.

La troupe repart en avant.

Sur le sentier au sol mou, la piste est facile à suivre. Mais bientôt d'autres sentiers viennent, en affluence, rejoindre celui-là.

Trop de gens passent, ont passé ! Les traces se multiplient se superposent... La confusion est complète.

Les fugitifs ont-ils continué sur la piste pénétrant dans la forêt, ou sont-ils allés chercher refuge dans quelque villas de la côte ?

Questionner les habitants ? C'est inutile. Ils n'auront rien vu, ne voudront rien dire... Plus qu'inutile... dangereux. Car ils préviendraient les bonzes, les alertant inutilement.

Rigo s'est arrêté et réfléchit.

S'il connaît un échec, celui-ci cependant n'est pas total. Il a découvert le refuge des rochers, il a tenu la poursuite jusqu'au point de débarquement... Et ce point n'a pas été choisi sans raison... Les bonzes doivent avoir un autre abri une autre cachette, tout près de là peut-être !

Il faut la découvrir ! Mais, actuellement, ses moyens sont insuffisants... La troupe n'est pas assez nombreuse pour une battue en forêt... Et de plus, la fatigue, le manque de provisions se font sentir.

Il vaut mieux laisser le gibier se remettre sans l'inquiéter aussitôt... C'est tactique connue de tous les chasseurs de fauves... Après... lorsqu'ils sont tranquilisés, ils sont plus faciles à surprendre

Sa décision prise, Rigo donna l'ordre du retour.

VIII

L'ENQUÊTE DANS LES VILLAGES

Cette fois, il était décidé à mettre tous les atouts de son côté ; pas d'improvisation, pas de foi en sa chance, mais une préparation minutieuse, devant assurer le succès !

Pour cela, le premier point était de s'informer, de chercher, de fouiner avec patience pour découvrir des indices certains.

Il savait d'où partir. C'était tout indiqué de reprendre la piste à l'endroit même où il l'avait abandonnée.

Seul cette fois, ayant mis sur son dos son ballot de colporteur, il partit en longeant la côte, allant de village en village.

Comme un authentique marchand, il étalait son éventaire en s'abstenant, en principe, de questionner.

Ainsi n'attirerait-il pas l'attention des espions que les bonzes pouvaient avoir dans la région.

Chaque soir, il campait dans un hameau, au hasard de son avance ; il y avait passé la journée, allant de porte en porte présenter sa pacotille ; la nuit venue, il prenait place dans une canha-thé ou chez quelque habitant hospitalier.

Autour de lui, les indigènes se groupaient, selon la coutume, pour bavarder entre eux.

Rigo jouait l'indifférence ou, parfois, se mêlait à la conversation pour conter quelque histoire, quelque vieille légende, puis retombait dans son mutisme et... écoutait.

Il connaissait trop bien la mentalité indigène pour n'être pas certain que, tôt ou tard, un propos imprudent, un bavardage le mettraient sur la voie.

Patience, telle était sa devise !

Si pressé qu'il fût d'arriver au but, il s'imposait ainsi de freiner sa hâte, bien certain que cela lui ferait gagner plus de temps qu'il ne semblait en perdre.

Dans ces veillées, toutes semblables à celles des paysans de France, les bons nhaqués chantent, content de vieilles légendes, mais surtout bavardent.

Il y a si peu d'événements dans ces villages isolés que le moindre incident est monté en épingle et devient une occasion de palabres, d'interminables autant que minutieuses discussions.

Que des étrangers aient circulé dans la région, qu'ils s'y soient installés, c'était un sujet trop intéressant pour qu'il ne fût pas longuement commenté.

Tôt ou tard, dans ce village ou dans un autre, Rigo recueillerait quelque utile renseignement.

Il ne fut pas déçu !

Le sixième jour de son expédition, il avait atteint le village le plus rapproché de l'extrémité du tunnel de la douane où les bonzes avaient disparu.

Il passait la veillée chez le chef du village, le Ly-truong, qui lui donnait l'hospitalité.

Après avoir causé quelques instants avec ses hôtes, il prétexta les fatigues de la journée et s'en fut, au fond de la salle, s'étendre sur le lit de bois, où il parut s'endormir.

Sans méfiance, les indigènes continuaient leurs palabres et, soudain, l'un d'eux dit :

— Il faut engraisser les cochons. Le bonze de la forêt est de retour. À la prochaine lune, il y aura grande fête à la pagode.

Un autre repartit :

— Les cochons ont le temps de devenir gras ! Encore huit jours avant la pleine lune !

D'autres ajoutèrent quelques mots, mais sans donner plus de précision.

Rigo en savait assez ; il avait enfin recueilli le renseignement sûr, qui lui permettrait d'organiser une expédition définitive.

Le lendemain matin il s'éloignait, en annonçant qu'il allait se ravitailler à Quang-Yen et reviendrait bientôt avec un nouvel assortiment de marchandises.

Le même jour, dans la soirée, il était à Hanoï et faisait son rapport aux grands chefs.

En même temps, il leur exposait le plan conçu sur le terrain même.

Il demandait que soient mis à sa disposition deux détachements de la milice commandés chacun par un gradé européen.

L'un d'eux irait se poster dans les rochers des Makouis ; le beau-frère de Rigo le guiderait jusque-là.

L'autre arriverait, après une marche de nuit, se poster en forêt, en arrière du village où Rigo avait obtenu ses renseignements.

Là, il se tiendrait dissimulé dans l'épaisseur des bois Jusqu'au moment où l'inspecteur lui ferait parvenir un ordre.

Quant à Rigo lui-même, il s'embusquerait avec deux hommes, dans les alentours immédiats du hameau, pour surveiller le départ des pèlerins auxquels il se mêlerait, tandis qu'un de ses adjoints viendrait alerter le détachement.

Enfin, une chaloupe armée croiserait devant l'entrée du tunnel de la douane, prête à arrêter tous ceux qui pourraient tenter de s'évader par mer.

Ce plan reçut l'entière approbation des chefs, qui donnèrent aussitôt les ordres pour son exécution.

IX

UN ATTENTAT RÉVÉLATEUR

Pendant que Rigo organisait son expédition, une nouvelle lui parvint : un attentat avait été commis contre sa femme, une tentative de meurtre, que le hasard seul avait fait échouer.

Mme Rigo était dans sa boutique à Hongay ; elle s'y trouvait seule, assise près du comptoir.

Dehors, il faisait nuit noire ; les passants étaient rares sur le quai devant la canha, et elle avait laissé les portes grandes ouvertes, ce qui était normal, dans l'attente des clients.

À deux reprises, une ombre passa, sans attirer l'attention de la fausse commerçante, puis revint, et s'arrêta.

Alors, seulement, Mme Rigo leva les yeux, croyant à la venue de quelque acheteur.

Un geste bizarre l'alerta ; l'instinct, un réflexe inconscient, lui fit lever son bras droit dans un mouvement de parade. En même temps, elle entendait une sorte de déclic, de claquement, suivi immédiatement d'un choc sec sur son poignet.

Elle poussa un cri. L'ombre avait disparu, prenant la fuite.

Sur le large bracelet d'or, au-dessus de sa main, deux trous minuscules étaient visibles dans le métal, en tous points semblables à ceux qu'imprime le percuteur sur une douille de cartouche.

Une pensée lui vint brusquement : le serpent, le cobra !

C'était bien sa marque, mais elle comprenait maintenant comment elle avait été laissée sur les autres morts.

Son bracelet l'avait préservée, l'avait sauvée !

Ce n'était pas un serpent qui l'avait frappée, mais bien un projectile qu'elle cherchait vainement sur le comptoir, sur le sol, autour d'elle.

Elle se souvint de ce bruit de dé clic qu'elle avait perçu et comprit soudain.

L'arme ? Une arbalète ou peut-être une sarbacane ! Quant au projectile, ce ne pouvait être qu'une flèche à double pointe rattachée par un cordon de rappel à l'appareil meurtrier.

L'attentat était certain. C'était donc qu'elle et son mari avaient été repérés par les bonzes.

Sans perdre son sang-froid, elle se hâta de clore les portes et d'appeler auprès d'elle un boy. Elle rédigea ensuite un télégramme à l'adresse de l'inspecteur pour l'aviser de l'incident.

En le recevant, Rigo n'hésita pas. Deux ordres furent lancés.

Le premier, adressé à tous ceux qui allaient participer à l'expédition, leur enjoignait de fouiller, en forêt, tous les indigènes porteurs d'arbalètes et de rechercher si, dans leur carquois, ne se trouvait aucune flèche à deux pointes, et d'arrêter aussitôt ceux sur qui il en serait découvert.

L'autre dépêche fut envoyée à Mme Rigo. Elle l'invitait à rejoindre sans retard Hanoï et à y demeurer pendant toute la durée de l'expédition.

Quand elle eut retrouvé son mari, la vaillante jeune femme insista pour le suivre, mais elle se heurta à un refus formel.

— Tu ne dois pas courir de dangers inutiles ! Tu as rempli ta mission. Maintenant, tu dois rester à l'abri.

Elle céda...

X

LE PÈLERINAGE TRAGIQUE

Veille de bataille ! Rigo et ses hommes sont à pied d'œuvre.

Une troupe est allée s'embusquer dans les rochers des Makouis abandonnés depuis la fuite des bonzes. L'autre est campée dans la forêt, hors de vue du sentier.

Rigo a donné ses consignes : déguisé en pèlerin, il se mêlera aux indigènes quand ils passeront en procession. Quatre d'entre eux l'accompagnent qui doivent se joindre à la foule. Ils ont l'ordre d'imiter tout geste qu'il fera, l'un après l'autre, de cinquante mètres en cinquante mètres, le dernier étant posté à la queue du cortège.

Quand tous les pèlerins seront passés, la milice s'ébranlera à son tour.

Ainsi sera-t-il possible à Rigo de communiquer un ordre au détachement, en le faisant passer par les quatre hommes de liaison. L'inspecteur a tout prévu : minimum de risques pour un maximum de précautions.

Il ne veut pas que le gibier s'échappe.

L'attente est longue. Avec ses auxiliaires, il est embusqué derrière les broussailles bordant le sentier.

Enfin, le cortège des pèlerins arrive, bannières rituelles en tête, offrandes diverses portées sur des palanquins : des fruits, du riz, des porcs rôtis, des volailles, tout ce qui sera présenté au bouddha pour être ensuite consommé par les bonzes et par les fidèles en une vaste ripaille succédant aux prières.

Le cortège défile dans un désordre bien asiatique, dû en partie au sentier trop étroit et irrégulier.



Il est facile à Rigo de se glisser dans les rangs, presque en tête, et ses hommes, à leur tour, accomplissent leur manœuvre sans avoir attiré l'attention de quiconque.

La procession poursuit sa route pendant deux heures de marche. Un bonze est en tête qui guide la foule. Il les mène d'un sentier à un autre, accomplissant des détours qui sont certainement voulus pour dérouter, leur faisant franchir des arroyos dont l'eau parfois leur monte jusqu'au ventre. Le chemin est long et pénible.

Enfin, la procession débouche dans une vaste clairière, soigneusement débroussaillée, au fond de laquelle, sur une plateforme surélevée, est édifiée une pagode.

Quand toute la troupe des pèlerins s'est rangée sur cette élévation, six bonzes sortent de la pagode et viennent se ranger en avant d'un monumental bouddha — la réplique de celui des rochers — posé devant l'entrée du sanctuaire et encadré de deux statues de génies à tête de cobra.

Puis sort à son tour le bonze-chef hiératique, vêtu d'une longue tunique de soie jaune, la couleur impériale.

Devant le bouddha, il officie, accomplit les sacrifices rituels, tandis que les fidèles se tiennent à genoux pour, de temps à autre, sur un signal donné par un gong, se prosterner front contre le sol et accomplir les grands lays.

L'officiant a terminé et maintenant il parle aux pèlerins. Son allocution est courte, faite en termes hermétiques, pleine de mystérieuses allusions.

Rigo s'étonne que certains mots lui échappent. Il comprend le sens général de ces paroles de haine qui contiennent des menaces contre les blancs — croit-il. Seule, la fin lui paraît claire...

« Le grand cobra sortira de la forêt pour détruire ses ennemis. »

C'est à ce moment que deux bonzes, se détachant du groupe, s'avancent devant le bouddha et, soufflant dans des instruments qui ressemblent à des flûtes, modulent une sorte de danse lente...

Alors, rampant hors de la pagode, surgissent une vingtaine de grands cobras noirs, la variété la plus redoutée.

Les reptiles viennent aux pieds des musiciens et, suivant les modulations de flûtes, oscillants, lovés sur leurs queues, le cou gonflé, ils se balancent

lentement au rythme de la mélodie.

Les quatre bonzes qui demeuraient se sont levés aussi et, descendant, circulent au milieu des pèlerins qui sont debout, maintenant, pour ne rien perdre du spectacle. Rigo se rend compte du danger qu'il court. Les bonzes vont, lentement, de rangée en rangée, examinant chacun.

Sans doute les fidèles leur sont connus ou plutôt doivent se faire reconnaître à un signe, la présentation d'un objet, l'émission d'un mot. Mais comment le savoir ? Rigo est trop loin de ceux dont les bonzes se sont montrés satisfaits pour surprendre le secret de l'accord.

Au sein de l'immobilité de la foule, il essaie de se dégager, de reculer hors des rangs qui le pressent. Si adroitement qu'il s'y prenne, son mouvement est insolite et, tout de suite, c'est vers lui que les quatre bonzes dirigent leurs pas. Il est pris, toute retraite est coupée !

Ils sont sur lui, prêts à le saisir. Rigo lance le cri d'appel aussitôt répété, transmis par ses auxiliaires demeurés — sur son ordre — en lisière de la clairière, loin de la foule.

Dans quelques instants, le détachement sera alerté et viendra à son secours.

Mais les bonzes, comprenant la signification des appels, se sont saisis de lui et l'entraînent de force à l'intérieur de la pagode, tandis que les pèlerins, affolés, fuient de toutes parts pour se cacher dans la forêt.

Les piétinements des linhs traversant la clairière parviennent à Rigo ; il perçoit l'ordre lancé par leur chef :

« À la pagode ! Mao, mao ! »

Mais, à ce moment, une trappe s'ouvre derrière l'autel dans laquelle il est brutalement poussé, et il tombe dans un trou sombre.

Leur forfait accompli, passant par une porte ouvrant directement dans le fourré, les bonzes, chef en tête, ont rapidement pris la fuite.

Étourdi par la chute, enfermé dans un cul de basse fosse taillé dans la pierre et clos par une lourde dalle, Rigo gisait dans un coin où nul bruit ne lui parvenait.

Il essaya de crier, d'appeler. Mais le son de sa voix, retombant sur lui, lui fit comprendre qu'il s'épuisait en vains efforts.

Il devait réserver son énergie pour un meilleur usage. Ses yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité et il pouvait voir, horrifié ! s'avancant vers lui en rampant, les cobras !

Il n'avait plus qu'une mince chance de salut : demeurer absolument immobile, pareil à un mort, afin de ne pas les exciter et provoquer leur attaque.

Puis une pensée lui vint... Un souvenir qu'il s'efforça de préciser... l'air joué par les flûtes des bonzes... tout à l'heure... air sur lequel les cobras, charmés, avaient dansé devant eux.

Il se rappelait ces notes lancinantes, toujours les mêmes, phrase musicale reprise, répétée... Il essaya de les reproduire.

Des lèvres, en sifflant, il modula ce chant... Très doucement d'abord, puis progressivement, en intensifiant le son...

Le succès est complet. Les cobras, lovés, reprennent le balancement rythmé.

Le prisonnier ne souhaite qu'une chose : que le charme opère pendant assez longtemps pour qu'on le découvre et le délivre ! Il ne peut rien espérer d'autre.

Et, dans son tombeau, inlassablement, l'inspecteur Rigo siffle.



Cependant, la troupe a pénétré dans la pagode, les linhs ont découvert la porte par laquelle les bonzes ont fui et ils se sont lancés sur leur piste.

Seuls, sont demeurés deux hommes de Rigo... et une femme !

Une jeune femme ! L'épouse de Rigo, sa compagne qui n'a pas voulu le laisser courir seul au-devant de tant de dangers. Elle a feint d'obéir, mais, sur ses traces — déguisée en jeune femme Annamite — elle a quitté Hanoï, l'a suivi, l'a rejoint.

Avec un boy pour la guider, elle a marché en arrière du détachement et, quand Rigo s'en est séparé, elle est venue se faire reconnaître des autres.

Quand les linhs se sont lancés dans la forêt à la poursuite des bonzes, elle a compris l'impossibilité pour elle — femme de suivre cette chasse trop pénible, qu'elle risquerait de ralentir par sa présence.

Maintenant, anxieuse, elle fouille la pagode, cherchant un indice, une trace. Son instinct la guide et aussi son espoir. Rigo n'a-t-il pas laissé tomber quelque objet, un mot griffonné en hâte, au moment où les bonzes l'entraînaient ?

Soudain, un bruit frappe son oreille... Un sifflement modulé... Elle tressaille... appelle... pas de réponse, mais le sifflement paraît s'être intensifié.

À ce moment, d'un trou, foré derrière l'autel, un serpent paraît...

Il est tué rapidement par l'un des hommes, mais la jeune femme a compris...

C'est elle qui siffle maintenant, reproduisant autant qu'elle le peut le rythme qu'elle a entendu. Les deux hommes se tiennent à ses côtés, immobile.

La modulation qui passe ses lèvres doit être parfaite, car l'autre siffleur, invisible, s'est arrêté. Alors, les serpents, attirés par la mélodie, émergent vers elle, fauchés au passage, dès qu'ils apparaissent, par les coupe-coupe des deux agents.

Un cri s'élève :

— À moi ! Je suis dans la fosse : cherchez l'ouverture !

Mme Rigo et ses deux aides cherchent... longuement... vainement... Rien ne décèle la porte.

Une inspiration soudaine transfigure la jeune femme. Elle vient de voir, en face d'elle, une des statues à tête de cobra dont les yeux brillent... fascinants ! Elle se souvient... Ce sont les vers de l'antique poème du serpent... ces vers qui l'émouvaient tant quand elle était petite fille et qu'elle entend encore réciter :

« Dans le tabernacle saint

« Pour entrer, ses yeux te guideront... »

Et les yeux la guident ; sur eux, elle pose la main, elle essaie d'appuyer...
de les faire tourner... Rien ne bouge !

« Ta main sans crainte prendra la queue.
« Pousse, tourne, tire et le Saint des Saints
« Devant toi s'ouvrira... »

D'une main, elle appuie sur les yeux ; de l'autre, elle saisit la queue de
bronze, elle la tourne, elle tire...

Alors, devant elle, une plaque de pierre glisse lentement, découvrant
Rigo enfin délivré, sauvé !

XI

LES COBRAS SUR LA VILLE

L'inspecteur Rigo était trop homme d'action pour s'attarder ; il avait d'ailleurs la rage au cœur de s'être laissé surprendre et d'avoir ainsi manqué un coup si bien préparé.

À peine sorti de sa prison, il bondit pour rejoindre la battue. Il eut bientôt rattrapé le détachement.

Un seul prisonnier avait été fait jusque-là — un pèlerin fuyard — et, grâce à lui, la direction prise par les bonzes était connue.

Il fallait procéder, dans cette chasse à l'homme, tout comme dans une chasse aux fauves : chercher sur le sol les marques des pas, noter les branches brisées par les fugitifs se traçant un passage dans la brousse.

La tâche avait été relativement facile au commencement, mais, ayant pris de l'avance, le gibier rusait et la piste venait de s'interrompre sur les bords d'un arroyo. Apparente sur une rive, on n'en trouvait aucune trace sur l'autre.

Rigo était trop bon chasseur de bêtes pour s'y laisser prendre.

Il connaissait bien le procédé, le cheminement dans l'eau prolongé le plus longtemps possible pour effectuer la sortie à distance, toutes précautions prises pour la rendre invisible.

Deux équipes furent lancées, une vers l'amont, l'autre vers l'aval.

Rigo avait vu juste ; à peine avait-il parcouru deux cents mètres, examinant très attentivement les deux berges, qu'il découvrait la trace.

Là où les fugitifs avaient quitté le lit de l'arroyo pour pénétrer dans la forêt, sur la déclivité de la berge, il vit l'empreinte de la pointe d'un pied humain qui s'y était agrippé après une glissade.

Le gros orteil avait ainsi marqué profondément sa forme dans la vase demi-sèche.

Aussitôt un appel fut lancé au second détachement pour qu'il les rejoignît. En même temps, les hommes du premier, Rigo en tête, remontaient sur la berge et retrouvaient dans les fourrés les traces certaines du passage des bonzes.

La chasse, réorganisée, continuait.

Soudain, Rigo, qui, depuis quelques instants, semblait pensif et mécontent, stoppa brusquement. À tous il donna l'ordre d'arrêter.

Il appela vers lui le chef européen du détachement et lui dit :

— Je n'ai pas cessé de penser aux paroles prononcées par le bonze-chef. Il y a là quelque chose que je n'ai pas saisi. J'ai cependant l'impression très nette que ses paroles contenaient une menace précise. Il est indispensable que je consulte ma femme à ce sujet, elle saura interpréter ces mots dont j'ai gardé le souvenir exact. J'aviserai ensuite.

« Il faut donc que vous continuiez seul la poursuite. Peut-être plus tard vous rejoindrai-je. J'emmène deux linhs avec moi qui, s'il ne m'est pas possible de venir vous retrouver, vous en aviseront et vous apporteront mes nouvelles instructions.

Ayant dit, à toute vitesse il rebroussa chemin et, quelques heures après, rejoignit à la pagode sa femme qui attendait sur place des nouvelles de la poursuite.

Il lui expliqua :

— Voici à peu de chose près les mots qui ont été dits. Bien qu'appartenant à la langue annamite, leur sens complet m'a échappé, je ne sais pourquoi.

Et il récita les phrases qu'avait prononcées l'officiant.

Sa femme l'écouta dans un silence réfléchi, puis prononça :

— Ceci est grave, très grave même ! Ces mots sont de l'ancien annamite et ne sont plus guère en usage, mais les lettrés les connaissent bien. Le bonze ne voulait sans doute être compris que de quelques-uns, c'est pourquoi il s'en est servi. Voici l'exacte traduction.

Demain, vers la ville du Dragon Blanc rampera le Cobra.

Par le Cobra, par l'Esprit tortueux de la Forêt, le Grand Dragon Blanc périra.

Et d'autres Dragons périront et tous les Dragons venus d'au delà les mers trembleront, fuiront ou mourront.

Ce sera la fuite vers l'Occident.

La vieille Terre d'Annam, la Sainte Terre d'Annam, sera délivrée !

Sur Elle régneront à nouveau Ceux que protège l'Esprit.

« C'est l'annonce d'un attentat contre le gouverneur et contre beaucoup d'autres.

« Abandonne la poursuite et, tous deux, aussi rapidement que possible, partons vers Hanoï organiser la défense.

Rigo n'hésita pas ; il avait une entière confiance en sa vaillante épouse.

Il donna aux miliciens, qui devaient rejoindre le détachement dans la forêt, toutes instructions, tous ordres nécessaires et, sans retard, avec sa femme et ses deux adjoints, rebroussa chemin vers la mer.

Le lendemain, il arriva à Hanoï et, aussitôt, se précipita au gouvernement général pour alerter les autorités, prendre les mesures de sécurité qui s'imposaient et toutes les dispositions nécessaires pour l'arrestation des conjurés.

Un service de garde fut organisé autour du palais du gouverneur et tout spécialement dans le vaste jardin botanique y attenant.

C'était par là que les bonzes, habitués à la forêt, seraient portés à chercher un passage leur permettant d'approcher des bâtiments.

Une ligne de sentinelles, renforcée de distance en distance, par de petits postes, entoura toutes les constructions du palais.

Dans les jardins, des patrouilles circuleraient sans cesse.

Rigo, avec ses deux hommes de confiance, devait aller et venir au delà du cercle surveillé, pour prévenir toute approche suspecte.

En ville et particulièrement dans le voisinage du palais du résident supérieur, des résidences du général commandant supérieur et d'autres hauts personnages, des patrouilles étaient prévues.

Les attentats ne pouvaient avoir lieu qu'à la nuit ; ce serait seulement à la fin du jour, après le coucher du soleil, que le système de défense serait appliqué le plus discrètement possible pour éviter de jeter le trouble dans la population.

Mais l'inspecteur et ses auxiliaires, soigneusement déguisés en coolies tireurs de pousse-pousse, circulèrent dès le commencement de l'après-midi dans les allées du parc.

Rien ne pouvait être plus naturel que la présence de pousse-pousse prêts à charger des promeneurs. Il se pouvait d'ailleurs que l'ennemi eût employé la même ruse. Tout tireur de pousse-pousse rencontré pouvait donc être suspect.

Cette pensée, qui s'était présentée aussitôt à l'esprit de Rigo, lui fit envoyer un de ses hommes quérir deux authentiques coolies, servant régulièrement d'indicateurs à la police, pour se les adjoindre.

Leur consigne était de lui signaler tout coolie tireur inconnu d'eux, car, étant des plus anciens, ils se devaient de n'ignorer aucun de leurs collègues.

Rigo commença sa tournée en coolie maraudeur, circulant lentement dans les allées comme à la recherche de quelque client. Mais ce qui ne pouvait manquer d'arriver arriva... il en trouva un.

Pouvant être lui-même surveillé par l'ennemi, refuser ce client le rendrait suspect. Il fut donc obligé de le charger et de l'emmener en ville.

Mais, sous le prétexte d'un malaise soudain, il le passa à un concurrent en arrivant à la hauteur de sa propre maison et, pour éviter d'être pris à nouveau, il fit appel à l'un de ses beaux-frères et le chargea comme passager.

De retour dans le jardin, il reprit sa croisière, certain désormais de n'être pas dérangé. Il avait gagné à cette aventure d'avoir maintenant sous la main un auxiliaire dévoué. Pendant tout l'après-midi, l'inspecteur circula sans rien apercevoir de nettement suspect.

À un moment cependant, il entrevit deux indigènes qui semblaient étudier le terrain. Ils étaient sortis des allées et s'avançaient d'arbre en arbre, marchant lentement comme s'ils avaient compté leurs pas sur le chemin parcouru.

Il fut impossible à Rigo de les joindre pour les identifier, car ils disparurent dès son approche.

Il conclut que là pourrait bien être le point d'attaque et se réserva d'y monter la garde dans la nuit.

Le soir, à sept heures, il y était installé, ayant son beau-frère à ses côtés. À cent mètres sur sa droite, à cent mètres sur sa gauche, il avait posté ses agents de confiance, deux par deux.

Ceux-ci avaient reçu pour consigne — à moins d'imprévu — d'attendre son coup de sifflet pour agir.

Vers dix heures, alors que la lune montante commençait à éclairer le sous-bois, Rigo aperçut deux ombres qui se glissaient d'arbre en arbre, de buisson en buisson, et marchaient dans la direction du palais.

Le trajet qu'elles suivaient devait les faire passer à égal intervalle de lui et de ses agents de confiance postés sur sa gauche. Il jugea préférable de les laisser s'engager jusqu'au point où elles se heurteraient à la ligne de garde placée à la limite du parc et des jardins du gouverneur.

Ainsi, la prise serait certaine.

Déjà, les deux conjurés avaient franchi la ligne gardée par Rigo et ses auxiliaires et continuaient leur progression lente vers le palais.

C'est à ce moment qu'un agent du poste de droite commit une maladresse : pour mieux voir, il se dressa derrière le buisson qui le dissimulait. Une branche craqua !

Les suspects s'arrêtèrent net ! Inquiet, l'un d'eux esquissa un mouvement de fuite que l'autre arrêta immédiatement en le rappelant.

Alors, ils se collèrent contre le sol et demeurèrent là, immobiles, dans l'attente.

Rigo n'y put tenir. À six, arrivant en trois groupes et de trois côtés, les malfaiteurs n'échapperaient pas !

Il lança brusquement le coup de sifflet de l'alerte et fonça.

Aussi rapides que lui, les bandits s'étaient relevés et fuyaient. Les agents de Rigo couraient dans leur direction.

Il fallait les rabattre en avant, vers le cordon de garde autour des bâtiments... Infailliblement, ils seraient pris...

Le devinèrent-ils ?

Faisant un brusque crochet, ils tentèrent de contourner l'aile gauche des poursuivants et de se rejeter vers les taillis.

Gagnant rapidement du terrain, un agent leur coupait la route... Un second suivait à quelques mètres... Rigo et son beau-frère arrivaient à la rescousse...

En quelques bonds, l'agent était à la hauteur du premier fuyard et, d'une détente de tout le corps, se lançait sur lui pour le saisir, le jeter à terre...

Sa main tendue l'atteignit, ses doigts déjà se resserraient fortement autour du bras... lorsque, poussant un grand cri... il s'écroula...

— Tirez ! hurla l'inspecteur, tirez dessus. Et ne touchez pas à la victime.

C'est à bon escient qu'il donnait cet ordre... Il avait compris ce qui s'était passé.

Redoublant de vitesse, il bondit en avant, puis, s'arrêtant, prit le temps de viser soigneusement avant d'ouvrir le feu sur le fuyard de tête.

Les autres imitèrent son exemple, un bond en avant précédant l'arrêt de tir. L'un des agents talonnait un fugitif, il vida son chargeur sur lui sans ralentir sa course.

L'homme fit un saut de côté, les bras levés, et s'écroula au moment où la deuxième ombre poursuivie, atteignant un massif de grands arbres, réussissait à s'échapper.

— Ne le touchez pas ! répéta Rigo à l'agent de tête qu'il voyait prêt à se pencher sur le corps étendu à terre et, l'ayant rejoint, il l'écarta prudemment.

Près de la main droite du mort dont elle venait de s'échapper, gisait une arbalète, du type de celles dont se servent pour la chasse les sauvages des forêts. Un carquois était pendu à l'épaule de l'homme... et, dans ce carquois, il y avait des flèches à double pointe !

L'arbalète était encore chargée d'une de ses flèches, reliée à sa crosse par un long et mince cordon.

Ainsi l'hypothèse faite lors de la tentative de meurtre contre Mme Rigo se trouvait vérifiée... C'était là le cobra... Un cobra artificiel.

L'analyse du poison enduisant les flèches compléterait l'instruction sur ce point.

Avec précaution, Rigo se mit en devoir d'examiner le cadavre.

L'inspecteur ne tarda pas à trouver ce qu'il s'attendait à découvrir. Dissimulés par les vêtements, et sur les bras de l'homme, étaient de larges bracelets faits d'épines d'ingor rendues meurtrières par le poison — le même sans doute que celui qui enduisait la pointe des flèches — dans lequel elles avaient été trempées.

Ainsi, quiconque saisissait le porteur de bracelet fortement par le bras, périssait aussitôt.

Coupant les bracelets avec son couteau, Rigo les fit mettre de côté pour subir l'analyse.

Sur le corps mis à nu, de bizarres tatouages apparurent, faits en deux couleurs et figurant, entre autres, de monstrueux cobras.

Très évidemment, c'étaient les signes de reconnaissance dont la société secrète marquait ses adeptes. Ainsi était-il démontré que les premiers prisonniers faits par l'inspecteur n'étaient que des comparses non entièrement initiés, alors que la victime de ce soir était un membre régulier de la sinistre société et, sans doute, un de ses tueurs.

Quand Rigo alla rendre compte à ses chefs des résultats obtenus et des importantes constatations faites, un télégramme du résident de Quang-Yen venait d'arriver.

Il communiquait un rapport d'indicateur signalant que des bonzes avaient abordé sur la rive au point du jour et avaient aussitôt pris la route de Yeh-Hap et de la forêt.

À huit heures du soir, un autre avis arrivait : le chef du poste surveillant les rochers des Makouis faisait prévenir que six indigènes, des bonzes à son avis, étaient arrivés et s'étaient glissés dans le massif.

Le détachement se tenait embusqué à distance ; les linhs n'avaient pas occupé le massif, mais, cachés sous bois, le gardaient à vue de façon à en faire une souricière.

Dès que les individus suspects y avaient pénétré, le garde principal, commandant le groupe, avait fait fermer le cercle et organisé le blocus.

En même temps, il avait détaché deux coureurs : l'un apportant la nouvelle à Quang-Yen, l'autre avisant le détachement posté à la pagode de redoubler de vigilance et de se tenir prêt à arrêter les bonzes dans le cas où, par le passage secret, ils fuiraient les rochers comme ils avaient fait lors du premier assaut.

XII

LA MORT DES BONZES

C'est le point du jour en forêt.

Dans les grands arbres, les gibbons à barbiche blanche le saluent de leurs cris stridents.

Les paons spricifers y répondent par leurs inharmonieux « Pia — rao ».

C'est le réveil de la jungle.

Près des rochers des Makouis, c'est aussi le réveil, mais un réveil silencieux sans l'ordinaire appel des clairons.

Hier, à la nuit, Rigo est venu, amenant un renfort important.

Le résident supérieur, accompagné du chef de la Sûreté et du nouveau résident de Quang-Yen, a tenu à assister à l'hallali et à encourager les hommes par sa présence.

Rigo a placé un cordon de linhs en demi-cercle dans la forêt, derrière les rochers et assez loin d'eux pour en fermer toutes les issues secrètes.

D'ailleurs — précaution supplémentaire — dès le jour naissant, des équipes de nhaqués réquisitionnés s'emploient à nettoyer le terrain en fauchant au coupe-coupe tous les fourrés pouvant permettre à des fuyards de passer sans être vus.

Des chiens policiers sont promenés par leurs conducteurs à l'extérieur du demi-cercle et forment des patrouilles auxquelles il sera à peu près impossible d'échapper.

Les bonzes sont là ! Une fumée aperçue le confirme.

Les chiens aussi. Conduits tout d'abord près des rochers, ils ont donné de la voix et marqué une nervosité probante.

Un gros détachement s'est avancé dans la clairière et a pris position en face du refuge, prêt à l'assaut.

Rigo donne un ordre. Le clairon sonne !

Dans le silence qui suit la sonnerie, l'inspecteur clame en langue annamite une sommation aux bonzes d'avoir à se rendre, moyennant quoi leur sanctuaire et les objets religieux qu'il renferme seront respectés.

Les assiégés ne répondent pas !

Une deuxième sommation est faite. À la troisième, le grand-prêtre apparaît, vêtu de sa robe de cérémonie.

Il se dresse sur une plate-forme, une sorte d'encorbellement lui faisant comme une chaire et, calme, sans colère, proclame :

« Ô tous qui êtes là ! Dragons blancs d'Occident, jaunes d'Annam, traîtres à la race, l'Esprit vous répond.

« Dans son sanctuaire vous n'entrerez pas vivants, les cobras sont en place, les cobras bénis, les cobras saints, prêts à défendre leurs fidèles serviteurs.

« Éloignez-vous ! Fuyez sans affronter la colère de Dieu, sans même l'attendre.

« J'ai parlé, j'ai prévenu. Que tout le mal retombe sur vos têtes, ô maudits ! »

Aussitôt il disparaît, comme englouti par la paroi rocheuse.

On tient un conseil rapide, Rigo a prévu les dangers possibles de l'assaut difficile et forcément lent. Sur ces flancs escarpés, les assaillants devront grimper homme par homme, perdant ainsi le bénéfice du nombre, tandis que les assaillis, embusqués, Les frapperont de leurs flèches mortelles.

Leurs menaces peuvent faire craindre qu'ils ne lancent sur les rochers d'innombrables cobras.

Rigo a fait apporter le matériel nécessaire à une projection de gaz.

Il propose de les employer et ses chefs approuvent !

L'exécution commence, les rochers disparaissent sous des nuages épais formés par les gaz. C'est un premier acte pour nettoyer l'extérieur.

Maintenant, des hommes de bonne volonté grimpent derrière le rideau qui se dissipe ; dans chaque trou, dans chaque excavation, ils projettent des grenades à gaz.

Les bonzes ne profitent pas de la dernière chance qui leur est donnée. Ils préfèrent mourir que de se renier.

Un moment s'écoule, accordé pour permettre aux dernières fumées dangereuses d'être chassées par la brise, puis, masqué, Rigo grimpe jusqu'à l'ouverture par laquelle il a précédemment pénétré dans la caverne du bouddha.

Il entre, revolver au poing, suivi de quelques hommes.

Spectacle tragique ! Devant le grand bouddha impavide, sur une cathèdre de cérémonie, le grand-prêtre est renversé... mort !

Près de lui, tout autour de lui, en cercle, ses bonzes sont étendus... Morts aussi !

Mais ce sont leurs armes qui les ont tués... La double blessure du cobra peut se voir sur leurs poignets.

**

Quelques instants plus tard, dans la clairière, devant les rochers, la garde indigène présente les armes, le clairon sonne au drapeau et le résident supérieur remercie Rigo qui a bien mérité de l'Indochine et de la France.

Derrière lui, timide et rougissante, Mme Rigo tente de se cacher...

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Cunegondel
- Phe-bot

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>
2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur